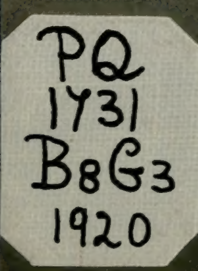
Brebeuf, Georges de
La gageure



LA GAGEURE
OU
CENT-CINQUANTE
épigrammes & madrigaux
contre
des femmes fardées

par

G. DE BRÉBEUF

édition nouvelle
ornée de nombreuses gravures sur bois
par
D. GALANIS



PARIS
Éditions de la *NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*
35 & 37 rue Madame
M. CM. XX

LA GAGEURE



LA GAGEURE

OU

CENT-CINQUANTE

épigrammes & madrigaux

contre

des femmes fardées

par

G. DE BRÉBEUF

édition nouvelle

ornée de nombreuses gravures sur bois

par

D. GALANIS

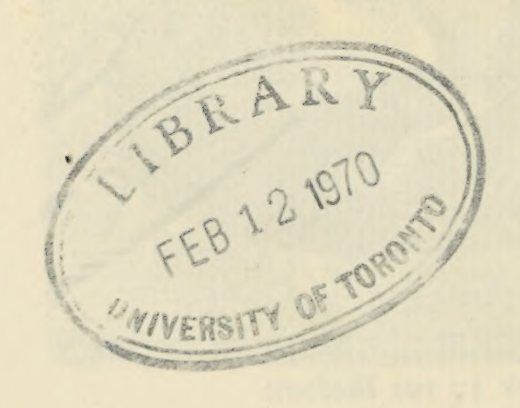


PARIS

Éditions de la *NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

35 & 37 rue Madame

M. CM. XX


LIBRARY
FEB 12 1970
UNIVERSITY OF TORONTO



I

Quel âge a cette Iris dont on fait tant de bruit?
Me demandoit Cliton naguère.
Il faut, dis-je, vous satisfaire :
Elle a vingt ans le jour et cinquante ans la nuit.

II.

Tous vos charmes ſont treſpaſſez,
Nous diſent beaucoup d'inſenſez :
Mais cette parole eſt cruelle :
Par un secret rare et ſçavant,
Depuis que vous n'eſtes plus belle
Vous l'eſtes plus qu'auparavant.

III

Depuis que voſtre main ſ'applique
A mettre un teint nouveau ſur un viſage vieux,
Et que d'une vieille relique
Vous voulez faire encore un bijou précieux,
Vous dites que je ſuis volage,
Que ſans ceſſe on me voit changer
Et qu'une beauté qui m'engage
Ne peut pas long-temps m'engager :
Mais confeſſez enfin que pour changer ſans ceſſe
Il faudroit, Alizon, vous aimer conſtamment,
Et qu'eſtre ſous vos loix trente jours ſeulement
C'eſt changer pour le moins trente fois de maiſtreſſe.

IV

Parce que régulièrement
Vos mains tous les matins vous doivent un visage,
Vous croyez que journellement
Tous les cœurs vous doivent hommage,
Que sous un teint si frais, ou si bien rafraichy,
Dessja les plus mutins devroient avoir fléchy
Et soupiré pour vous, soit en vers, soit en prose ;
Lize, vous vous mécontez bien,
C'est parce que vos mains vous doivent quelque chose
Que nos cœurs ne vous doivent rien.



V

Avant-hier Alizon partit si follement
Pour un long et fascheux voyage,
Que sortant de chez elle avec empressement,
Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

VI

Cloris quitte et reprend par un rare miſtère
Jeune et vieille peau tour à tour,
Et la Cloris de nuit feroit bien la grand'mère
De la Cloris de jour.

VII

Olinde n'a rien que de rare
Et qui ne vienne des cantons
Que mainte région ſépare
De celuy que nous habitons :
Sa ſimarre brillante et fine
Vient du Royaume de la Chine,
L'Inde a fourny ſon bracelet,
Sa glace fut faite à Veniſe,
Gennes a vendu ſon collet
Et la Hollande ſa chemise.
Ses perles et ſes diamants,
Digne amorce de ſes Amants,
Naiſſent au climat de l'Aurore,
Et bien qu'opulente en bijoux
On dit qu'elle en eſpère encore
De plus inconnus parmy nous.

Rome a fait les gants qu'elle porte,
Dont l'odeur agréable et forte
Garde le nez des mauvais vents,
Londres ſon habit de campagne,
Le Gange a veû naiſtre ſes dents
Et tout ſon beau teint vient d'Eſpagne.



VIII

Toy qu'Aminte fait ſoupirer,
Qu'elle fait gémir et pleurer,
Cher Damon tu n'es guères sage :
Je te l'ay deſja dit cent fois,
Ce beau viſage que tu vois
N'eſt qu'un tombeau ſuperbe où giſt feu ſon viſage.

IX

Jeune railleur, ne dites pas
Que Belize n'a point d'appas,
Ces paroles ſont trop cruelles,
Sçachez, ſçachez, petit oiſon,
Qu'elle en a tant à la maiſon
Qu'elle en peut revendre aux plus belles,
Ou pour parler d'un autre accent,
Sans faire icy tant de vacarmes :
Si Belize n'a point de charmes,
Elle ſçait bien où l'on en vend.

X

Quand vous redonnez l'embonpoint
A votre peau toute fleſtrie,
Philis, voſtre pinceau nous fait voir en ce point
Combien vous avez d'induſtrie.
Par cet ingénieux reſſort,
Vous faire un teint vermeil d'un teint deſja tout fade,
Ce n'eſt pas guérir un malade,
Mais c'eſt reſſuſciter un mort.

XI

Toy pour qui Lize eſt ſans appas,
Corrige un peu ton impudence ;
Apprens ſi tu ne le ſçais pas
Qu'elle en a bien plus qu'on ne penſe,
Que meſme à ſa poſtérité
Elle peut rendre un grand ſervice
Et luy réſigner ſa beauté,
Comme on réſigne un bénéfice.

XII

Par le ſoin que Liſe prend
Et du plaſtre et des pommades,
Les viſites qu'elle rend
Sont autant de maſcarades.
Pour elle, ſoit bien, ſoit mal,
Il eſt toujours Carnaval
Au logis et dans la rue ;
Nous la voyons chaque jour
Au bal, au temple, à la Cour,
Et jamais ne l'avons veue.

XIII

Bien que tous les matins par un rare ſecret
Vous deveniez votre portrait,
Si j'y touche après vous gardez de vous en plaindre :
Si l'on me voit tout de nouveau
Vous donner un coup de pinceau,
C'eſt pour achever de vous peindre.

XIV

Jeanne, aucun époux, ce dit-on,
N'eſt heureux au point qu'eſt le voſtre :
En vous ſeule, l'une après l'autre,
Il trouve Jeanne et Jeanneton.
Par une aſſez rare méthode,
En vous ſeule il a tour à tour
Femme de nuit, femme de jour ;
Ce jeu n'eſt-il pas bien commode ?
Mais ce qui fait tout ſon ennuy
C'eſt, par un déſordre incurable,
Que Jeanneton mange à ſa table,
Et que Jeanne couche avec luy.

XV

Amarante eſt dans nos eſcrits
Un ſoleil qui n'a point de prix,
Mais ſoleil qui toujours ſe couvre d'un nuage ;
Et ce nuage ſans pareil,
Par un renverſement qui n'eſt guère en uſage,
Eſt tout l'ornement du ſoleil.

XVI

Bien qu'Amarante en moins d'un jour
Ait ſoumis tes vœux à l'amour
Et réduit ton cœur au ſervage,
Tu pourras changer de deſſein
Quand tu ſçauras que ſon viſage
Eſt le chef-d'œuvre de ſa main.

XVII

Tu dis, penſant qu'on en rira,
Que les beautez de Lize en tous lieux ſi vantées
Ne ſont que beautez empruntées :
Hé bien, Cléandre, on les payra !

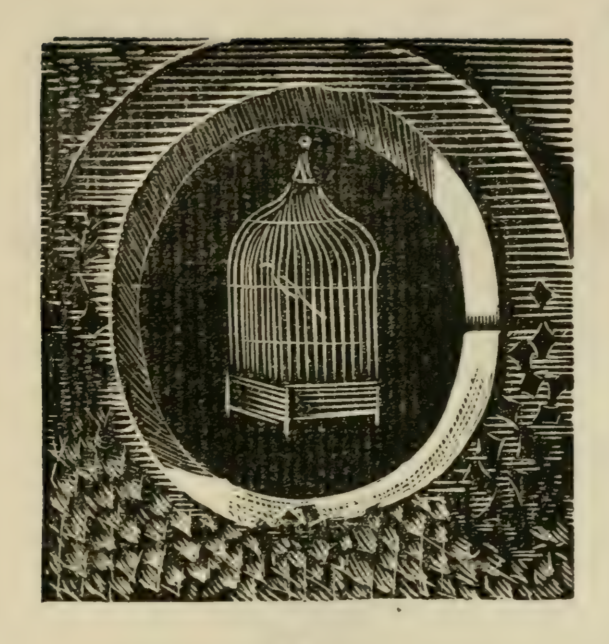
XVIII

Lize. ſouvent vous promettez
De renoncer aux vanitez
Pour mener une vie et plus ſainte et plus pure :
Mais, ſi je vous connois un peu,
Du moins vous n'avez pas fait vœu
De renoncer à la peinture.



XIX

La beauté que vous redonne
Votre induſtrie, en tout temps,
A certes, vieille mignonne,
Des effets bien différens :
Souvent les traits qu'elle adreſſe
Sont d'aſſez dangereux traits,
Mais elle guérit de près
Ceux que de loin elle bleſſe.



XX

Toy dont Lize naguère a fait ſon idolaſtre,
Modère un peu les feux dont tu t'es enflamé;
Ce viſage brillant n'eſt qu'un eſtuy de plaſtre,
Où ſon viſage eſt enfermé.
Garde-toy ſi tu peux de mettre bas les armes,
Laiſſe un peu parler ta raiſon :
Bien que ce beau teint ait des charmes,
Il n'eſt point de belle priſon.

XXI

Lize a le teint blanc comme un œuf
Mais il couste plus qu'on ne pense ;
Tous les jours un visage neuf,
Certes, c'est en visage un peu trop de despense.
Si l'Argoulet sans jugement
Qui fournit à l'appointement
Change une dupe en homme sage,
S'il se lasse d'estre hébété,
Il faudra bien que Lize en cette extrémité
Se serve de son vieux visage.

XXII

Dans le tourment qui te dévore
Pour les doux appas de Philis,
Quand tu vois ce beau teint de roses et de lis,
Tes yeux ne sçavent pas ce que ton cœur adore.
Ce beau visage que tu vois
Est le noble enfant de ses doigts,
De sa main noire et sèche il est l'heureux ouvrage :
Son art est certes plus qu'humain,
Et l'on ne croiroit pas qu'une si laide main,
Accouchast d'un si beau visage.

XXIII

Lors que vous n'eſtes, Madelon,
Que blanc d'Eſpagne et vermillon,
Que de ces deux couleurs vous réglez bien la doſe,
Vos appas ſemblent aſſez doux ;
Mais lors que vous n'eſtes que vous,
Ma foy vous eſtes peu de choſe.



XXIV

On gloſe ſur vos appas,
Icy tout haut, là tout bas,
Mais quoy que chacun en die,
Je n'en dy ny bien ny mal ;
Pour juger de la copie,
Monſtrez-moy l'original.

XXV

En dépit des ſaiſons et de tous les outrages,
En tout temps on dit que Philis
Fait tant voir dans ſon teint de roſes et de lis
Qu'elle ſemble tenir le Printemps à ſes gages;
Mais ne vous en eſtonnez pas,
Car on dit qu'en tout temps cette vieille coquette
Pour entretenir ſes appas
A ſon Printemps ſous ſa toilette.

XXVI

Suzon, je ne ſçaurois comprendre
Ce que vous eſtes parmy nous;
Vous avez tant de vous chez vous
Que parmy tant de vous on peut bien ſe méprendre.
Vous changez, pour noſtre malheur,
Et de viſage et de couleur
Plus ſouvent que de bout-de-manche,
Et par un ſecret rare autant qu'il eſt hardy,
Souvent la Suzon du lundy
N'eſt pas la Suzon du dimanche.

XXVII

Lize, pourveu que le pinceau
Vous faſſe tous les jours un viſage nouveau,
Il rend voſtre puiſſance icy-bas ſans ſeconde ;
Mais ſi vous ne vous plaſtrez bien,
Vous devenez tellement rien
Qu'il n'eſt rien de plus rien au monde.



XXVIII

Où prenez-vous, Philis, les drogues que j'ay veues?
J'avois ſouffert pour vous plus que tous mes rivaux,
Et leur force peut tant ſur ces rudes aſſauts
Que pour les avoir aperçeues,
Pour en avoir connu les vertus inconnues,
Me voila guéry de tous maux.

XXIX

Lize, ce vermillon qui donne la ſplendeur
Aux reſtes de voſtre viſage
N'eſt pas celuy de la pudeur;
Rougir ſi noblement ce n'eſt pas voſtre uſage.
Ce teint qui fut jadis l'objet de tant de vœux,
Quand vous lui redonnez une couleur ſi prompte
Rougit bien d'un rouge honteux,
Mais il ne rougit pas de honte.



XXX

Voſtre beauté, Jeanneton,
N'eſt pas à vous, ce dit-on,
D'autres vous l'ont envoyée;
Laiſſez babiller ces fous,
Vous l'avez ſi bien payée
Qu'elle doit bien eſtre à vous.

XXXI

Vous croyez et vous l'osez dire
Que vous rangez sous vostre empire,
Que vous mettez à vos genoux
Tous ceux qui vous rendent hommage;
Belize, changez de langage,
Vostre visage n'est pas vous.

XXXII

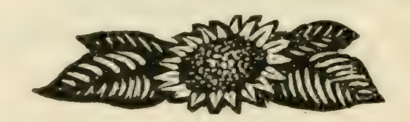
Ne tirez pas trop d'avantages,
Lize, pour voir un tas de fous,
Pour voir des dupes à genoux,
Qui vous apportent leurs hommages ;
Si vous n'aviez que vous en vous,
Tous ces fous seroient bientôt sages.

XXXIII

Quand Damon, cet amant volage,
Aux despens de vostre visage
Veut railler en jeune éventé,
Il fait voir son peu de cervelle :
Bien que vous ne soyez pas belle,
Vous avez bien de la beauté.

XXXIV

Lize, à vous ouyr murmurer
Damon n'eſt plus qu'un infidelle,
Vous l'aviez entendu jurer
De vivre ſous vos loix tant que vous ſeriez belle ;
Il avoit hautement juré par vos attraits
D'eſtre voſtre conqueſte et de loin et de près,
Cependant il affecte un changement fantaſque...
Mais, Lize, ne vous flattez pas,
Quand il fiſt le ſerment d'adorer vos appas,
Il ne fiſt pas ſerment d'adorer voſtre maſque.



XXXV

Lize, lors que le pinceau
A rajeuny voſtre peau,
On croid que vous eſtes belle ;
Dans cet éclat nompareil
Vous paſſez pour un ſoleil,
Mais ce n'eſt qu'à la chandelle.

XXXVI

Pour dire que vos beautez
Sont des appas empruntez,
Lize, on vous fait peu d'outrage ;
Ce qu'en tous lieux on en dit
Est du moins un témoignage
Que vous avez du crédit.



XXXVII

Pour croire, Madelon, que vous m'aimez un peu,
Je voudrois trouver vostre feu
Bien moins dans vos discours que sur vostre visage.
Le langage muet d'un si clair truchement
Réussiroit bien davantage
A persuader fortement
Que ne fait tout vostre langage ;
Et pour laisser icy tout compliment à part,
Je puis croire à son témoignage,
Pourveu qu'il me parle sans fard.

XXXVIII

Si dans le trafic des amours
Vous prétendez eſtre de miſe,
Si vous voulez eſtre de cours,
Ne fardez pas la marchandiſe ;
Tous ces agréments appliquez,
Tous ces appas sophiſtiquez,
Sont un eſtrange rabat-joye ;
Les eſprits en ſont rebutez
Et l'on hait les fauſſes beautez
Comme on hait la fauſſe monnoye.



XXXIX

Bien que vous priſiez vos appas,
On dit par tout qu'ils ne ſont pas
Un chef-d'œuvre achevé des mains de la nature,
Mais du moins, Philis, on nous jure,
Quand on veut nous parler ſans fard,
Qu'on peut les appeler un chef-d'œuvre de l'art.



XL

Je ne dy rien de vos appas,
Quoy qu'on en penſe ou qu'on en die,
Car les yeux ne diſcernent pas
Si c'eſt l'original ou ſi c'eſt la copie.

XLI

Pour m'avoir veu rêver, quoy ! vous vous figurez
Que c'eſt vous qui cauſez ces sombres rèveries,
Qu'au milieu des jardins, qu'au milieu des prairies,
L'amour que j'ay pour vous rend mes ſens égarez ?
Non, non, de vos attraits connaiſſez l'innocence :
Ils ne commettent plus une pareille offenſe
Et les en accuſer c'eſt leur faire un grand tort !
A voir tous ces appas dont l'œil fut idolaſtre,
Inhumez ſous un peu de plaſtre,
Si vous faites rêver, ce ſera ſur la Mort.



XLII

C'eſt à tort, Jeanneton, ſ'il faut que je le die,
Que voſtre beau portrait nous a fait tant de mal,
Car les couleurs du peintre ont flatté la copie
Et deſja vos couleurs flattoient l'original.

XLIII

Damon avoit cent fois juré par vos appas
Et juré d'une eſtrange sorte
De vous aimer juſqu'au trépas,
Et cependant ailleurs la paſſion l'emporte :
Bien que toute voſtre beauté
Ne ſoit plus maintenant qu'un éclat emprunté,
Ce changement vous déconforte ;
Mais redonnez le calme à vos ſens éperdus,
Lize, vous eſtiez belle et vous ne l'eſtes plus...
Sçachez donc que vous eſtes morte.



XLIV

Quand de voſtre beauté je parle
Chez le droguiſte Maiſtre Charle,
Il me répond d'une fierté
Dont mon âme eſt toute effrayée :
Ce ſera, dit-il, ſa beauté
Lorſqu'elle me l'aura payée.

XLV

C'eſt à Damon faire une injure
De croire qu'il manque de foy ;
Pour n'eſtre plus ſous voſtre loy,
Il ne devient pas un parjure.
Quand vous l'entendiſtes jurer
Qu'il eſtoit de vous idolaſtre,
Il ne croyoit pas adorer
Une Divinité de plaſtre.



XLVI

Cliton dit et le dit ſans feinte
Qu'on ne peut payer vos appas,
Mais je ne m'en eſtonne pas :
Un marchand fait la meſme plainte.

XLVII

De tous ces peintres excellens
Qu'on vante le plus en ce temps,
Philis, aucun ne vous ressemble ;
Leur art cède à vostre secret,
Car vous devenez tout ensemble
Peintre, original et portrait.



XLVIII

Damon dit que chaque jour
Suzon, pour estre plus belle
Aux yeux de toute la Cour,
Montre une Suzon nouvelle.
Il croid que cette beauté
Par cette diversité
Dans l'estonnement nous jette,
Mais nous sçavons comme luy
Que la Suzon d'aujourd'huy
Estoit hier dans sa cassette.

XLIX

Lize, ſi je veux à mon cœur
Rendre une liberté que vous aviez ſurpriſe,
Je ne tiens pas que ma rigueur
Soit un grand péché contre Lize;
Vos appas ſont aſſez charmants
Pour mettre à voſtre choix les plus fiers au ſervage,
Et qui tous les matins peut changer de viſage
Tous les jours peut changer d'amants.



L

Lize, bien que ſouvent ailleurs
Le menſonge ait peu de couleurs
Qui cachent à nos yeux la hideuſe figure
Ou nous couvrent ſa nudité,
Il en a pour voſtre beauté
Qui ne vous ſont pas une injure,
Et nous voyons que l'impoſture
Vous ſied mieux que la vérité.

LI

Ce cadet de haut appétit,
Le Temps, ce grand mangeur de charettes ferrées
Qui de tout, petit à petit,
Se fait d'inſenſibles curées,
Qui briſe juſqu'à des cailloux
Auſſi bien que les bonnes choſes,
Perd ſon eſcrime contre vous
Et ne peut eſpuiſer ny vos lis ni vos roses.
Bien que ſes longues dents faſſent de vos appas
Chaque jour un petit repas,
Lize, ſes longues dents n'ont rien qui vous eſtonnent :
Pourveu qu'il vous laiſſe un pinceau,
Pour un teint qui ſe paſſe il en vient un nouveau
Et ce qu'un jour vous vole un matin le redonne ?



LII

Bien que nous vantions vos attraits,
Cet éloge, à le voir de près,
Vous deviendra peut-estre une belle imposture.
Tirez en peu de vanité :
Vous louer désormais d'exceller en beauté
Ce n'est que vous louer d'exceller en peinture.



LIII

On dit que Belize craint tant
De se montrer en se montrant
Et d'estre à tous les yeux visible à son dommage,
Que cette Dame, chaque jour,
Pour estre et tout d'un temps n'estre pas à la Cour
Se cache adroitement derrière son visage.

LIV

Quoy que de vos appas tout le monde ose rire,
Le visage que vous portez
Vous sied si bien que j'ose dire
Qu'il passe les autres beautez,
Qu'importe que ce soit ou l'art ou la nature
Par qui tous vos amants soient pris;
Qu'importe-t-il d'avoir une beauté qui dure,
Ou d'en changer comme d'habits!



LV

Bien qu'à vous rajeunir vous mettiez votre adresse,
Lize, vous ne sçauriez tromper les courtisans;
Leurs yeux vont chercher vos vieux ans
A travers de vostre jeunesse.
Malgré tout l'art et tous les soins
Que pour vous réparer vous mettez en usage,
Lize, on nous dit que pour le moins
Vous avez cinquante ans plus que vostre visage.

LVI

Malgré l'injuſtice des ans,
Malgré tout le babil des mauvais courtiſans,
Belize fait encore inſulte à la franchiſe,
Et par un merveilleux reſſort
Nous voyons que déjà les charmes de Belize
Ont veſcu pour le moins trente ans après leur mort.



LVII

Voſtre peau have et ſurannée
Eſt, à ce qu'on nous dit, de rides ſillonnée.
Je le croy, car enfin ſoixante ans font bien longs !
Mais vous avez ce privilège
Qu'avecque le ſecours d'une nouvelle neige
Vous aplaniſſez les ſillons.



LVIII

Depuis que Madelon t'a pris,
Tu soutiens, où que l'on te voye,
Que ſa beauté n'a point de prix
Et qu'elle fait toute ta joye ;
Mais pour un vieux routier de Cour,
Qui croit raffiner en amour,
Damon, tu n'es guère habile homme !
Dix ou douze livres tournois
Que ſa beauté couſte par mois
Ne font pas une groſſe ſomme.

LIX

Cher Cléandre, gloſer ſans ceſſe
Sur la beauté de ta Maiſtreſſe
C'eſt violer les droits de l'hoſpitalité :
Belize eſt de Paris aussi bien que ſon père,
Mais qui doute que ſa beauté
Ne ſoit une pauvre eſtrangère ?



LX

Lize, vous traitez en laquais
Ce reſpectueux perſonnage
Qui vous a vendu ces attraits
Qui brillent sur voſtre viſage ;
Quand il demande le teſton,
On voudroit payer du baſton
Les dettes les plus anciennes...
Prenez des sentiments meilleurs :
Il ne porte pas vos couleurs
Mais c'eſt vous qui portez les siennes.

LIX

Je perds, dis-tu, sans raiſon
Le reſpect avec Suſon,
Mais ne crois pas que j'y songe ;
Je ſçay que ſi ſa beauté
N'eſt pas une vérité
C'eſt du moins un beau menſonge.



LXII

La femme qui vous preſſe tant
De payer la beauté qu'elle vous a vendue
Eſt un démon à voſtre veue,
Et c'eſtoit toutefois un ange en vous preſtant !
Souvenez-vous un peu que c'eſt de ſa boutique
Que vient ce charme tyrannique
Qui nous démonte le cerveau ;
Montrez-vous envers elle un peu moins violente,
Car c'eſt un ange ſi nouveau
Qui vous vend à crédit le démon qui nous tente.

LXIII

Belize, à vous parler ſans fard,
Cette beauté que de voſtre art
Voſtre ſçavante main emprunte,
Cet ingénieux agrément,
N'eſt de votre beauté défunte
Qu'un ſpécieux enterrement.
Mais hélas! que trop ſottement
Un luxe invétéré conduit votre penſée,
Car en fantaſque trépaſſée
On vous voit chaque jour changer de monument!

LXIV

Après que pour un Jule ou deux
Lize a mis de la bonne grâce
Sur ſon teint et fade et hideux,
Elle ſ'admire en une glace.
Cent et cent fois ſe regardant,
Se rengorgeant, ſe mignardant,
Elle a bien l'honnneur de ſe plaire :
Lize, trève de vanité!
Voſtre beauté vous eſt trop chère
Pour vous avoir ſi peu couſté.

LXV

Lize, par de rares ſecrets,
Taſche de rendre à ſes attraits
L'eſclat du lis et de la roſe;
Cet heureux ſoin me plait aſſez,
Car c'eſt une vilaine choſe
Que d'oublier les trépaſſez.



LXVI

Je hay la témérité
D'une langue menſongère
Qui blaſme voſtre beauté
Pour eſtre un peu paſſagère.
Tout ſon eſclat chaque jour
Fuit et revient tour à tour,
C'eſt ce qu'on ne peut comprendre;
Mais par un ſort nompareil,
Comme l'Oyſeau du Soleil,
Elle renaiſt de ſa cendre.

LXVII

Cet empire abſolu que vous avez ſur nous,
Lize, nous devient un peu rude,
Nous voir pour vos beautez ſécher d'inquiétude
Ce ſont vos eſbats les plus doux.
Nous avons beau dire et beau faire,
Tous nos fers ne vous couſtent guère,
Ou pour en parler mieux, ils ne vous couſtent rien ;
Auſſi pour un peu de finance
Tant de chaînes pour nous, pour vous tant de puiſſance,
Par ma foy ! C'eſt donner le bien.

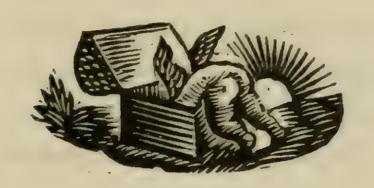


LXVIII

Toy qui contemples dans Philis
Cette riche moiſſon de roſes et de lis,
Tu ne ſçay pas, Cliton, le ſujet de tes peines :
Apprends que deux marchands de Tours
Ont à cette beauté donné depuis dix jours
Son viſage pour ſes eſtrennes.

LXIX

S'il faut croire un assez bon Poëte
(Mais souvent les meilleurs sont pires que lutins)
Catherine, tous les matins,
Cherche Catin dans une boëte.



LXX

Voyez comme de bout en bout,
Ces gens où tout est mercenaire
Sçavent bien faire argent de tout
Et vous vendroient jusqu'à leur père!
Ce marchand dont vous achetez
Vostre jeunesse et vos beautez
Vous vend jusqu'à nostre franchise...
Le gros maraut, respect de vous,
Que ne vend-il sa marchandise;
Prend-t-il nos cœurs pour ses bijoux?

LXXI

Quand l'âge cruellement
Nous pouſſe vers la vieilleſſe,
Nous prétendons vainement
Rebrouſſer vers la jeuneſſe.
Pour tromper les courtiſans,
Vous cherchez vos jeunes ans
Dans le fond d'une cachette,
Mais vos ſoins ſont ſuperflus :
Cherchez-les, vieille Coquette,
Où vous les avez perdus !



LXXII

Cliton, ce beau teint qui te domte
N'est pas celuy de ta Suzon,
Mais une agréable priſon
Où le ſien ſe cache de honte.

LXXIII

Pour ſe rendre ſon embonpoint
Et ſe le rendre avec uſure,
Belize ſage de tout point
Fait tout avec poids et meſure;
Elle ajoute ſubtilement
Sur le poids d'un écu de mauvais agrément
Une dragme ou deux de jeuneſſe,
Mais, à prendre conſeil de moy,
Il faudroit ſur le tout meſler avec adreſſe
Demy gros du je-ne-ſçay-quoy.

LXXIV

Tu ne ſçais pas ce que Lize,
Ce beau ſoleil de tes yeux,
Cherche avant que le jour luiſe,
Dans un coffre précieux :
Sçache, André, que cette Belle
Dont l'eſprit eſt ſans pareil,
Y va chercher ton Soleil
Avec un bout de chandelle.

LXXV

Tu dis donc, méchant effronté,
Tu dis qu'Olinde eſt ſans beauté
Et qu'en tous lieux chacun l'atteſte.
Si tu ſçavois ce que je ſçay,
Tu dirois et tu dirois vray
Qu'elle a de la beauté de reſte;
Mais de peur d'éblouir nos yeux,
Eſtant bonne comme eſt belle,
Elle n'aime pas en tous lieux
A la porter toute avec elle.



LXXVI

Toy qui vantes partout cette moiſſon de roſes
Sur les lèvres d'Olinde heureuſement écloſes,
Connois encore mieux l'objet de ton amour!
Admire comme il faut ce miracle des belles :
Les roſes que tu vois ne luy ſervent qu'un jour,
Elle en fera demain éclorre de nouvelles.



LXXVII

S'il faut croire, Philis, à voſtre doux langage,
A moy ſeul en tout temps vous faites bon viſage;
Mais puiſqu'à découvert on ne le void jamais
Comment peut-on ſçavoir ſ'il eſt bon ou mauvais?

LXXVIII

Puiſque par de rares ſecrets
Philis ſçait adoucir le teint de ſon viſage,
Que ne ſçait-elle encore en adoucir les traits?
Ce ſeroit une belle image.



LXXIX

Je hay la langue indiſcrète
De ces eſprits médiſans
Qui donnent à ta Coquette
Un viſage de trente ans.
Je ne touche point à l'âge
De la Belle qui t'engage,
Ce ſont diſcours ſuperflus;
Mais quoi que le monde die,
Le viſage de Lydie
N'a que ſix heures au plus.

LXXX

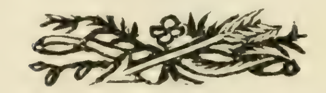
Dans voſtre miroir chaque jour
Vous trouvant et belle et charmante,
Vous ſemblez vous parler d'amour
Et faire tout enſemble et l'Amant et l'Amante :
Quitez, Lize, quitez des ſentiments ſi vains,
Ne rendez plus hommage à ce beau teint de neige,
Car c'eſt un culte ſacrilège
D'adorer chaque jour l'ouvrage de vos mains.

LXXXI

Jeanne qui ſçait de longtemps
Que le changement réveille
Un appétit qui ſommeille
Et flatte mieux tous les ſens,
Ménage de telle ſorte
L'amitié qu'Antoine porte
A l'éclat de ſes attraits,
Qu'on dit en ſon voiſinage
Qu'il ne luy baiſa jamais
Deux fois un meſme viſage.

LXXXII

Ta Maiſtreſſe, à ce que tu dis,
En a plus tué par ſes charmes
Que n'ont tué les Amadis
Par la vaillance et par les armes.
Cette Belle par ſes appas
En a plus envoyé là-bas
Que la plus ſanglante campagne :
Daphnis, rappelle ta raiſon !
Le vermillon, le blanc d'Espagne,
N'ont pas la force du poiſon.



LXXXIII

Gloſer au milieu de Paris
Sur les doux appas de Cloris
Certes, c'eſt luy faire une injure,
Moy qui chéris la vérité
Je dis qu'elle a tant de beauté
Que l'Art y paſſe la Nature.

LXXXIV

J'ay, dites-vous, mauvaiſe grâce
De vous avoir aimée et ne vous aimer plus :
Doriſe, chaque choſe à ſon flux et reflux,
Et l'orage ſouvent ſuit de près la bonace...
Rien ne va parmi nous longtemps d'un meſme cours,
Et, ſi l'ont en doit croire une maligne race,
Depuis la moitié de deux jours
Voſtre teſte a changé de face.

LXXXV

Peintres anciens et nouveaux
Qui nous avez fait voir de ſi riches tableaux
Qu'il n'y manquoit que la parole,
Apprenez et confeſſez tous
Qu'Amarante en ſçait plus que vous
Et que vous pouvez bien venir à ſon Ecole.
Plus ſçavante en portraits que Grecs ny que Latins,
Que le grand Michel-Ange ou le fameux Apelle,
Elle en fait un tous les matins
Qui raiſonne et parle comme elle.

LXXXVI

Vous qui découvrez tant d'appas
Sur le viſage de Belize,
De ſa chambre éloignez vos pas,
Ou malheur à voſtre franchiſe!
Puiſque ſes attraits gracieux
Vous donnent ainſi dans les yeux
Et vous mènent à la baguette,
Sauvez-vous si vous me croyez,
Car elle en a ſous sa toilette
Beaucoup plus que vous n'en voyez.



LXXXVII

Tu demandes pourquoy Lize a tant de beauté
Qu'il faut que tout autre luy cède,
Veux-tu ſçavoir la vérité?
C'eſt parce qu'elle eſt vieille et parce qu'elle eſt laide.

LXXXVIII

Lize, par un ſecret inconnu parmi nous,
Des ans injurieux vous prenez bien vengeance,
Puiſqu'on void retourner en vous
Le viſage en jeuneſſe et l'eſprit en enfance.

LXXXIX

Bien que de loin et de près
On gloſe ſur vos attraits,
Vous ne devez pas me craindre ;
Malgré tous ces vains diſcours,
Lize, je diray toujours
Que vous eſtes belle à peindre.

XC

Pour avoir un peu de beauté
Aux yeux d'un Amant hébété,
N'en faites pas trop l'entendue ;
Dûſſiez-vous en eſtre en courroux,
Ce gros laid qui vous l'a vendue
En a deux cents fois plus que vous.

XCI

Bien que tu n'aimes que Suzon,
Daphnis, c'eſt avecque raiſon
Qu'à te croire inconstant ma raiſon se haſarde;
Et, ſi tu veux un peu rappeller tes eſprits,
Certes la beauté qui t'a pris
N'eſt pas la beauté qui te garde.

XCII

Caliſte, pour avoir des charmes
Qui des mains chaque jour nous font tomber les armes,
Flattez-vous-en peu parmy nous!
Quel gré vous ſçait-on d'eſtre belle?
C'eſt une grâce naturelle
Qui ſans vous ſ'eſt trouvée en vous.
Mais par une ſcience et rare et ſingulière
Olinde eſt ſon ouvrage ainſi que ſon ouvrière
Et ne doit ſa beauté qu'à ſes mains ſeulement:
Maiſtreſſe des deſtins, malgré les deſtinées,
Elle répare en un moment
L'injure de ſoixante années.



XCIII

Aujourd'huy Lize eſt aſſez belle,
Mais où prendre demain un viſage auſſi beau?
Toutefois (j'ay peu de cervelle!)
Elle en a plus de mille au bout de ſon pinceau.

XCIV

Amarante ſur ſon viſage
Fait briller des charmes exquis,
Les appas naturels ne ſont pas ſont partage
Mais elle en a beaucoup d'acquis.
Bien qu'elle ait dès l'enfance une laideur extrême,
A la fin par ſes ſoins elle en a triomphé :
C'eſt beaucoup, il eſt vray, que de naiſtre coiffé
Mais c'eſt encore plus de ſe coiffer ſoy-mesme.



XCV

J'avois, me dites-vous, juré publiquement
Et d'un ſerment ſi beau pris à témoins vos charmes,
D'eſtre à vous juſqu'au monument,
'Cependant contre vous ma raiſon prend les armes :
A voir l'air dont vous me preſſez,
Mes ſentiments ont peine à combattre les voſtres,
Mais vos témoins ſont treſpaſſez,
Et vous m'en avez produit d'autres.

XCVI

Après que vos ſoins agiſſants
Ont enfin reluſtré voſtre peau vieille et laide,
Vous accuſez encor l'injuſtice des ans
Qui vous réduit à ce remède.
Cloris, c'eſt bien à tort que vous vous courroucez,
Et vos plaintes contre eux ne ſont pas légitimes ;
Pourquoy leur reprocher leurs crimes
Quand ils ſont ſi bien effacez?



XCVII

Tu nous jures, pauvre hébété,
Tant ta raiſon eſt interdite,
Qu'Amarante eſt une beauté
Qui des autres beautés efface le mérite !
Dy, Cleandre, pour parler mieux,
Qu'elle a de la beauté pour tromper une dupe !
Mais quoy que t'en diſent tes yeux,
Elle eſt une beauté comme elle eſt une jupe.

XCVIII

Lize a, jure un éventé,
Une si rare beauté
Qu'il n'est rien qu'on luy compare :
Je puis le croire au besoin,
Sa beauté vient de si loin,
Qu'elle peut bien estre rare.



XCIX

Vos charmes, Alizon, se montrent chaque jour
Les plus mauvais François du monde,
Chaque jour leur puissance fronde
Sur les plus braves de la Cour.
S'ils avoient le bonheur comme ils ont l'industrie,
La plus fine Chevalerie
Se verroit bien-tost aux abois ;
Sans doute ils n'en auroient ny honte ny scrupule,
Mais dans des Espagnols chercher de bons François
C'est une attente ridicule.



C

De Philis en tous lieux on nous vante l'adreſſe ;
A la Ville comme à la Cour,
On dit qu'elle ſçait chaque jour
Marier ſoixante ans avecque la jeuneſſe.
Ces mariages ſont nouveaux,
Mais elle a des ſecrets plus beaux
Si l'on peut croire à ſa famille :
Comme chaque jour la détruit,
Malgré luy chaque jour elle ſe reproduit
Et devient elle meſme et ſa mère et ſa fille.

CI

Si-toſt qu'Anne vous voit entrer dans ſa maiſon :
Apporte un fauteuil à Suzon,
Dit-elle ſoudain à ſon page !
Ce ſoin paroiſt ſans doute un ſoin officieux,
Mais elle dirait beaucoup mieux :
Donne une niche à cette image.



CII

Depuis que vous vous occupez
A tenir vos appas cachez ſous leur image,
Vos priſonniers ſont eſchappez
Et vous ne voyez plus ny d'encens ny d'hommage.
Chacun dépris et dégagé
S'en allant ſourdement ſans demander congé,
Cette fuite vous met dans des peines extrêmes ;
Mais n'en cherchez point la raiſon,
Car ſ'ils ſortent de leur priſon
C'eſt qu'enfin leurs vainqueurs ſont priſonniers eux mesmes.

CIII

Clarice, après que le pinceau
A travesty vostre visage,
Il n'est guere de jouvenceau
Dont vous ne pretendiez l'hommage.
Mais, hélas! ce règne est finy,
Ce teint vainement rajeuny
N'a plus rien qui nous asservisse,
Et sur ce trompeur agrément
On pourroit graver justement :
Icy gist la pauvre Clarice.



CIV

Olinde croid sous la peinture
Mettre bien à couvert sa hideuse figure,
Et dessous un teint vif cacher un teint defunt :
O Dieu! que sa béveue éclate en ce rencontre,
Car sous ce visage d'emprunt
Plus Olinde se cache et plus elle se montre.

CV

Quand tu veux par la fleurette
T'ériger en gracieux,
Tu ſoutiens que ta Lizette
Eſt un ſoleil précieux.
Cette Belle ſans ſeconde
Fait éclorre dans le monde
Le jour avec ſes appas :
Jean, ta cervelle eſt gaſtée !
Car le Soleil ne luit pas
D'une lumière empruntée.

CVI

Le viſage, dis-tu, de ta neuve Maiſtreſſe,
Eſt un flambeau délicieux
Qui ſans ceſſe éclaire tes yeux
Et dont ton cœur bruſle ſans ceſſe.
Juge mieux de ton Iſabeau
Et que plus ſagement ta raiſon te gouverne :
Si ſon viſage eſt un flambeau,
Tu n'en as veu que la lanterne.

CVII

Philis, quand ſous un faux viſage
Elle met le ſien à couvert,
Ne croid pas retrouver l'uſage
De prendre la dupe ſans verd ;
Mais, hélas ! n'eſtant plus douée
De ce qu'elle eut jadis de beau,
Voyant que la farce eſt jouée,
Elle tire enfin le rideau.

CVIII

Voſtre viſage, Marguerite,
Qui jadis et matin et soir
Ne cherchoit qu'à ſe faire voir,
Ne veut plus ſouffrir de viſite ;
Empriſonné journellement,
Dans un aſſez beau logement,
Il n'aime plus que ſa retraite.
On en demande la raiſon
Mais cette demande eſt mal faite :
Chacun eſt maiſtre en ſa maiſon.

CIX

Autrefois, Jeanneton, nous sauver de vos yeux
Furent nos ſoins et noſtre envie,
Tant au doux repos de la vie
Leurs traits furent pernicieux.
Nos ſoins ont à la fin quité la place aux voſtres
Et ſous la fauſſe Jeanneton
La véritable, ce dit-on,
Ne ſe travaille plus qu'à ſe ſauver des noſtres.





CX

J'ay ce matin avec adresse
Surpris au lit Dame Isabeau,
Avant qu'au bout de son pinceau
Elle eust retrouvé sa jeunesse.
Son teint si jeune hier et si frais,
Aujourd'hui vieux et sans attraits
De pitié m'a l'âme touchée :
Quoy ! dis-je, Madame, à vous voir,
Depuis hier il y doit avoir
Trente ans que vous estes couchée !

CXI

Bien que des gens malicieux
Facent des plaintes nompareilles
Que vous mentez à tous les yeux,
Ainsi qu'à toutes les oreilles,
Que cette Suzon qu'à la Cour
Chacun admire chaque jour
N'est plus qu'un mensonge agréable,
Je soutiens que vous n'estes point
Une menteuse de tout point,
Qu'en vous tout n'est pas une fable,
Et pour en dire une raison
Toute claire et toute palpable,
C'est que sous la fausse Suzon
Loge la Suzon véritable.

CXII

D'où vient ce triste changement
Où votre caprice vous jette?
Depuis dix ans journellement
Vostre visage est en retraite :

N'eſt-ce point par dévotion,
Par quelque ſainte affection
De vaquer à la pénitence ?
Non, non, lors que vous vous cachez
C'est plutoſt, à ce que je penſe,
Pour faire de nouveaux péchez.



CXIII

Cette Beauté ſi finette
Que tu te plais tant à voir
N'eſt pas celle d'hier au ſoir,
C'eſt ſeulement ſa cadette.
Fille d'un meſme pinceau,
Par un ſort aſſez nouveau
L'une meurt quand l'autre eſt née ;
Donc loin d'aſſervir ton cœur
Aux lois de la jeune ſœur,
Pleure la mort de l'aiſnée.

CXIV

Philis, vous rendre un teint de neige
Ce ſeroit un art ſpécieux
Si vous aviez ce privilège
De rendre la flame à vos yeux.
S'ils recouvroient un peu de braize,
Ils pourroient encore à leur aiſe
Nous faire ſentir leurs efforts;
Mais vous ne ſemblez guère ſage
D'aſſortir un jeune viſage
A des yeux qui ſont deſja morts.





CXV

En cramoiſy, vieille Guenon,
Quoi! Vous treſmouſſez dans la rue
Pour attrapper quelque mignon
Ou déniaiſer quelque grue!
Pluſieurs, grâce à voſtre pinceau,
Trouvent encore ſur votre peau
Une beauté qui les captive;
Mais ce ſatin eſt mal choiſi,
Et dans une eſtoffe ſi vive
Vous eſtes laide en cramoiſy.

CXVI

Après que par vos couleurs
Vostre peau s'est bien refaite,
Vous trouvez des rimailleurs
Qui vous parlent bien fleurette.
Par un bonheur sans pareil
Vous devenez un Soleil
Sur la foy d'une élégie ;
Mais, quoy que disent ces fous,
Un Soleil fait comme vous
Vaut bien moins qu'une bougie.



CXVII

La pauvre Lize, à ce qu'on dit,
Prend maintenant tout à crédit
Et c'est le chagrin qui la touche :
Car non seulement elle doit
Ce qu'elle mange et qu'elle boit
Mais elle doit encore et ses dents et sa bouche.

CXVIII

Lize, autrefois vostre beauté
Régna sur nous en inhumaine,
Autrefois vostre cruauté
Fut vostre gloire et nostre peine ;
Vous n'avez plus ce beau secret
De mettre l'âme à la torture,
Et les traits que lance un portrait
Ne font que des morts en peinture.



CXIX

Vous accordez si bien par des secrets sçavants,
Une fraîche jeunesse avecque vos vieux ans,
Qu'entre ces deux saisons vous semblez partagée :
Vous estes, où que vous soyez,
De cent Dames que vous voyez,
La plus vieille et la moins âgée.

CXX

Ce viſage brillant qui faisoit noſtre ennuy
Dans l'éclat de voſtre jeuneſſe
Ne ſert que de moule à celuy
Que vous portez dans la vieilleſſe :
On void pourtant qu'en vous par de ſi rares ſoins
La beauté ſe maintient quand voſtre âge ſ'écoule,
Mais pour ne couſter guère on l'eſtime un peu moins,
Car on ſçait en tous lieux qu'elle ſe jette au moule.



CXXI

Autrefois vous maſquer d'un velours noir et ſombre
C'eſtoit mettre un Soleil à l'ombre
Et jetter dans nos cœurs un regret ſans pareil,
Et, par une eſtrange avanture,
Vous maſquer aujourd'huy d'une vive peinture,
Philis, c'eſt au rebours mettre une ombre au Soleil.

CXXII

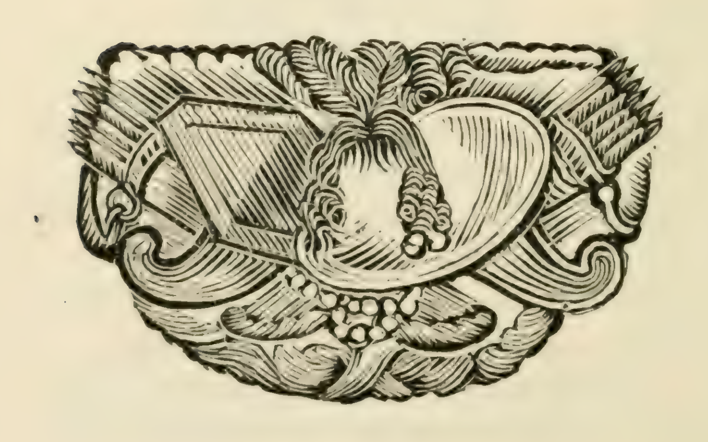
Bien que vous ayez un mary
Qui jusqu'icy pour vous a des flames parfaites,
Ce beau teint que vous vous refaites
Vous acquiert tous les jours un nouveau favory.
S'il en est ombrageux chantez-luy bien la game,
Rendez-luy courroux pour courroux,
Car bien qu'il n'adore que vous
Il change tous les jours de femme.

CXXIII

Ce visage, Suzon, que vous eustes jadis
Parloit à tous les yeux et d'amours et de joye,
Mais depuis que le temps en vient faire sa proye
Ces propos lui sont interdits.
Bien qu'en tous lieux chacun le vante
D'estre une peinture parlante,
Il a bien changé de discours ;
Ou du moins s'il s'efforce à retrouver l'usage
De tenir le mesme langage,
Tous les yeux sont devenus sourds.

CXXIV

Philis, chacun dit à la Cour
Que ſans ceſſe un pinceau vous rend de nouveaux charmes,
Que ſans ceſſe on vous void, pour nous percer à jour,
Chercher de nouveaux traits et de nouvelles armes.
Ces armes toutefois bleſſent bien peu de gens
Et dans leurs aſſauts différens
Les conqueſtes, dit-on, leur ſont peu familières :
Philis, il ne faut pas vous en mettre en courroux,
Car mieux que pour toute autre on peut dire pour vous
Que les armes ſont journalières.



CXXV

O que votre eſpoux eſt heureux,
S'il peut ne vous pas faire veuſve !
Philis, vous offrez à ſes vœux
Tous les jours une femme neuve.
Si tant de renaiſſans attraits,
Si tant de Philis de relais
En qui vous vous eſtes changée,
Si tant de belles en un jour
Avoient pu de concert faire inſulte à la Cour,
Vous ne l'auriez guère obligée,
Car pour la ranger toute au pouvoir de l'amour
Vous auriez pu combattre en bataille rangée.

CXXVI

Lize, c'eſt juſtement qu'on donne à vos appas
Ce beau nom de lys et de roſes,
Car pour ne ſe l'acquérir pas
Ils ont trop de rapport avec ces belles choſes :
Comme elles prompts à ſe ternir,
Comme elles prompts à diſparoiſtre,
Ce matin les avoit veu naiſtre
Et ce ſoir les verra finir.

CXXVII

Dites-moy, me dit Alizon,
Sans que du ouy ny que du non
Vous penſiez que je me courrouce,
N'ay-je pas le teint aſſez doux ?
Ouy, je le confeſſe entre nous,
Voſtre peinture eſt aſſez douce.



CXXVIII

Lize, où que Damon vous voye,
Vous eſtes ſi peu ſa joye
Qu'il ne vous dit pas un mot ;
Pour vous il n'a point d'hommages,
C'eſt quelque gros Huguenot
Qui n'aime point les Images.



CXXIX

Olinde, voſtre beauté peinte
Fait contre nous un vain effort ;
Si nous mourons de cette atteinte
Nous vous pardonnons noſtre mort.
Vos aſſauts ne doivent plus eſtre
Des maux qu'on ne puiſſe guérir,
Et cet art qui vous fait renaiſtre
Ne doit pas nous faire mourir.

CXXX

A quoy bon ces ſoins aſſidus
A vous faire de plaſtre une beauté fantaſque ?
Aminte, le temps n'en eſt plus :
Il eſt temps de lever le masque.
Quoy ! Voulez-vous encor nous tuer en mourant,
Où nous charger en expirant
D'une fatigue ſans ſeconde ?
Il faudra, ſi ce fol amour
Au cœur de vos Amants peut vivre plus d'un jour,
Envoyer des poulets juſques en l'autre monde.

CXXXI

Philis, je crains peu la beauté
Que voſtre pinceau vous redonne,
Contre ma douce liberté
Vos appas n'ont rien qui m'eſtonne :
Ce pouvoir leur eſt interdit,
Philis, c'eſt un mal ſans remède,
Car je ſçay que vous eſtes laide :
Voſtre beau portrait me l'a dit.

CXXXII

La rare femme que Mélite
Quoy que la médisance en veuille discourir !
Comme le soir la fait mourir
Chaque matin la ressuscite :
Ce beau secret. Madame, oblige vos amants,
Vostre mort leur feroit un sensible dommage
Car il faudroit bien soixante ans
Pour en faire une de vostre âge.

CXXXIII

Si-tost que vos mains, Alizon,
Vous ont fait un nouveau visage,
Vous allez chaque jour de maison en maison
Promener cette belle image.
On pourroit en tous lieux se passer tout à fait
De vous et de vostre portrait,
Mais si de le montrer vostre envie est extrême,
Que sert-il de tant tournoyer ?
Au lieu de le porter vous-mesme,
Il vaudroit bien mieux l'envoyer.

CXXXIV

Vous voulez, Blondins ſans cervelle
Voir du matin Lize chez elle,
Attendez, jeunes eſtourdis,
Et ne preſſez pas davantage,
Bien que Lize ait pris ſes habits
Elle n'a pas pris ſon viſage.



CXXXV

Après que des ſecrets ſçavants,
Qu'un pinceau délicat dont vos mains ſont les guides.
Vous ont oſté trente-cinq ans
Et ſoixante ou quatre-vingt rides.
Philis, voſtre beauté reluit
D'un coloris qui nous eſtonne :
Voſtre teint eſt si doux qu'il ne fait point de bruit
Et qu'il ne fait mal à perſonne.

CXXXVI

Lize, vous ſçavez chaque jour
Donner un habit neuf à voſtre vieux viſage,
Ainsi des intrigues d'amour
Vous prétendez encore entretenir l'uſage ;
Ne changerez-vous donc jamais ?
Oſez-vous préſumer que vos yeux déſormais
Content aux noſtres des ſornettes ?
Nous en craignons la voix auſſi que peu les coups,
Car pour faire arriver leurs regards juſqu'à nous
Il faudroit prendre vos lunettes.



CXXXVII

Belize, ne vous faſchez pas
Si je raille ſur ces appas
Qui de voſtre main sont l'ouvrage ;
N'en éclatez point de courroux,
Quand j'offenſe votre viſage
Le coup ne va pas juſqu'à vous.

CXXXVIII

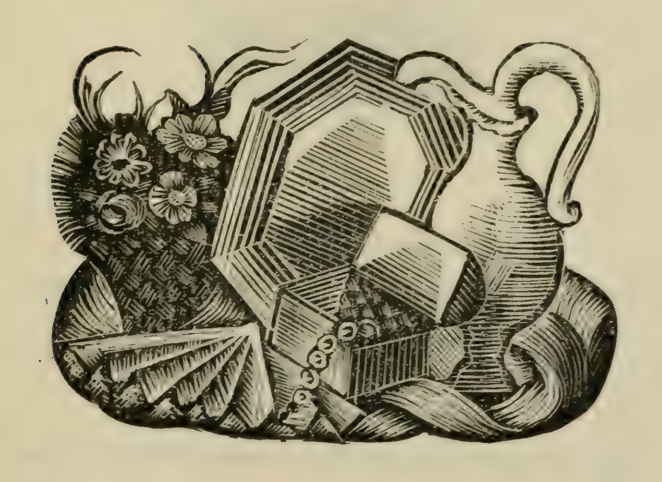
Lize, à quoy bon vous obſtiner
Avec un ſoin opiniaſtre,
Chaque jour, à vous redonner
Un freſle viſage de plaſtre ?
Auſſi-tost que vers vous nous adreſſons nos pas
Vous mettez ſoudain maſque bas
Pour mieux recevoir noſtre hommage ;
Mais afin de bien recevoir
Nos reſpects et noſtre devoir
Il faudroit mettre bas juſqu'à voſtre viſage

CXXXIX

Philis, en dépit des railleurs,
Veut rendre un teint vermeil à ſa peau ſeiche et noire,
Et croid faire revivre avecque ſes couleurs
Feu ſon teint d'heureuſe mémoire ;
Mais hélas ! ſes projets ſont vains,
De demander ainsi ſon viſage à ſes mains,
Si ce n'eſt pour nous faire rire ;
Sa beauté fiſt, dit-on, une aſſez laide fin,
Et ſa drogue et ſon art nous forcent à luy dire :
Après la Mort le Médecin !

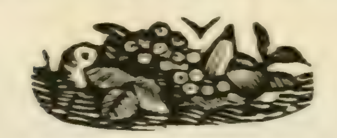
CXL

Autrefois vos attraits charmants
Blessèrent tous les cœurs d'une attente assez forte,
Et sur le déclin de vos ans
Vous blessez tous les yeux, mais c'est d'une autre sorte ;
Beaucoup ont horreur d'approcher
Ce vieux teint rajeuny qui vous couste si cher
Et qu'à toute heure il faut repeindre ;
Mais je ne puis vous en blâmer,
Quand on ne peut se faire aimer,
Il faut du moins se faire craindre.



CXLI

Que vous ſert-il, pauvre Iſabeau,
Par tant de ſoin et tant d'adreſſe
De droguer voſtre vieille peau
Pour la guérir de la vieilleſſe :
Ce mal en vous invétére
Va ſ'accroiſtre encore à ſon gré
Si bien-toſt la mort ne le fronde :
Que faites-vous donc parmy nous ?
Si vous ne vous laſſez du monde,
Le monde eſt bien laſſe de vous.



CXLII

Après ſoixante et deux eſtez,
Lucrèce, on dit partout que vous vous remettez
En la fleur de voſtre jeuneſſe,
Que le pinceau vous reproduit :
Cette fleur vous ſert bien, Lucrèce,
Car en vous juſqu'icy l'on ne void point de fruit.

CXLIII

Pendant qu'à beaucoup de rivaux]
Qui ſous voſtre pouvoir avoient l'âme captive
Vous laiſſiez voir en vous une beauté naïfve,
On aimoit juſqu'à vos défauts ;
Mais depuis que l'art vous redonne
Ce que les ans vous ont oſté,
Croyez, jeune et vieille Mignonne,
Qu'on hait juſqu'à voſtre beauté.



CXLIV

Vous ſçavez, Lize, à peu de frais
Changer de viſage et d'attraits,
Soit jour ouvrable ou jour de feſte ;
Mais à tout dire entre nous deux,
Que voſtre eſpoux ſeroit heureux
Si vous pouviez changer de teſte !

CXLV

Cette drogue qui chaque jour
Vous fait jeune aux yeux de la Cour
Vous redonne, Philis, des appas un peu fades :
Elle ſert mal à vos deſſeins
Car vous ſongiez encore à tuer les plus ſains
Et vous guériſſez les malades.

CXLVI

Hier voſtre beauté fauſſe et pourtant ſans égale
Vous acquiſt un jeune hébété,
Mais aujourd'huy, Belize, en changeant de beauté
Vous vous donnez une rivale.

CXLVII

Par une adreſſe plus qu'humaine,
Voſtre teint brille encor mieux que les plus brillans :
O que la drogue eſt ſouveraine
Qui peut guérir de ſoixante ans !

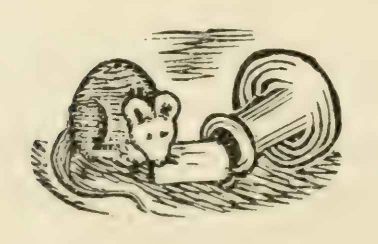


CXLVIII

Cloris, ſans faſcher voſtre eſpoux
Vous pouvez cajoller ſans ceſſe,
Vous avez deux Cloris en vous
Dont l'une ſert de femme et l'autre de maiſtreſſe.
L'une a le teint vif et brillant,
Celle-là chaque jour demande le galant
Plus qu'elle n'en eſt demandée ;
L'autre a le teint have et fleſtry,
Les yeux battus, la peau ridée,
Celle-la ſouffre le mary.

CXLIX

Lize, à toute heure vous vanter
Que vous rendez encor tout le monde idolastre,
Croyez-moy, c'est vous imputer
Les beaux exploits d'un peu de plastre.
S'il faut qu'à quelque dupe il donne eschec et mat
Vostre visage alors fait mal son personnage,
Car en pagnote de louage
Il se cache au fort du combat.



CL

Vous par qui l'on vid hier mainte dupe engagée,
Lize, pourquoy vous voir aujourd'huy sans beauté
Dites un peu la vérité,
Les souris par malheur l'ont-elles point mangée

CLI

Lize, c'eſt trop quereller
Ce pinceau qui vous fait belle,
Je ne veux plus vous parler
De pinceau ni de querelle :
Quand un viſage est uſé,
Puiſqu'il vous eſt bien aiſé,
Vous pouvez vous en défaire...
Et, pour finir nos débats,
Ne ſongeant point à nous plaire
Vous ne nous deſplairez pas.

FIN







La fortune littéraire de Georges de Brébeuf est assez singulière. Pendant plus d'un demi-siècle les *Entretiens solitaires* ont été lus comme un livre édifiant par des personnes dévotes qui se souciaient peu de l'auteur dont elles ignoraient même le nom, alors que les *Epigrammes et Madrigaux contre des femmes fardées* que tous les manuels et encyclopédies ne manquent jamais de citer ne sont plus guère connus que par leur titre ou par quelques pièces recueillies dans les anthologies. Les éditions anciennes étant à peu près introuvables, il a semblé qu'une édition nouvelle de *la Gageure* serait favorablement accueillie du public lettré et mettrait fin à un injuste oubli.

Ce charmant ouvrage ne ment pas à son titre et l'on peut dire que *la Gageure* tenue par Brébeuf fut doublement gagnée. En effet il a su composer cent cinquante et une pièces (le poète eut la coquetterie de faire bonne mesure) sur un sujet très mince et qui risquait d'engendrer la monotonie, et d'autre part il contraignit la muse satirique à la décence, en dépit de l'exemple de Martial et sur-

tout du goût régnant à l'époque. S'il n'a pas la vigueur, la pureté et la vivacité de traits d'un Maynard, le style poétique de Brébeuf offre un heureux accord d'éloquence et de préciosité et se distingue par une grande variété de tours ingénieux.

La Gageure n'a jamais été imprimée séparément. Elle se trouve dans toutes les éditions des *Poésies diverses* de Brébeuf dont la première en date est de 1658 et la dernière de 1664. On en trouvera la liste dans l'excellent ouvrage de M. René Harmand : *Essai sur G. de Brébeuf*, Paris, 1897. Nous avons suivi le texte de l'édition de 1662 : POÉSIES | DIVERSES | DE M. DE BREBEUF | imprimé à ROUEN, Et se vendant | A PARIS, | chez ANTOINE DE SOMMAVILLE au | Palais, sur le deuxième Perron, allant | à la Sainte Chapelle, à l'Escu | de France | M.DC.LXII. Publiée, assure l'achevé d'imprimer, « sur la copie que l'Autheur avait revue et corrigée peu avant sa mort », elle tient compte des errata des précédentes, mais elle offre des fautes nombreuses et l'orthographe n'est guère moins fantaisiste que la ponctuation. Aussi ne s'est-on pas fait scrupule de corriger les fautes de l'imprimeur.

Lorsque des formes différentes se rencontraient pour un même mot, on s'est conformé à l'usage le plus commun du temps. Quant à la ponctuation, elle a été partout modifiée dans l'intérêt de la clarté du texte. R. A.

*Quatre cent douze exemplaires
dont quatre cents numérotés de 1 à 400
et douze (hors-commerce) de I à XII
ont été tirés de cet ouvrage
qui fut achevé d'imprimer, à Paris,
par Frazier-Soye
avec ses caractères Tory-Garamond
et sur papier des Manufactures d'Arches
le 15 juin 1920.*



Exemplaire N° 363

Le tirage terminé, les bois ont été rayés.



